



## SI J'ÉTAIS REINE!

SUITE ET FIN

**C**ERTES, elle connut des années heureuses et brillantes, cette belle Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, grande d'Espagne, mais non princesse de sang royal, que l'amour de Napoléon III éleva au rang suprême.

On disait qu'à la cour l'impératrice représentait la Beauté et la princesse de Metternich l'Esprit. Eugénie de Teba n'avait, en effet, ni l'esprit, ni le caractère français, mais elle était pieuse et brave, ainsi que le prouva sa conduite lors de la terrible épidémie de choléra, où elle s'en fut partout visiter les hôpitaux remplis de malades qui l'appelaient « ma sœur ».

Que de fêtes ! que d'éclat avaient ces bals et ces réceptions brillantes, l'hiver, aux Tuileries, dans cette incomparable salle des Maréchaux rappelant par tant d'admirables portraits toutes les gloires du grand empereur ! et l'été à Compiègne où l'étiquette moins sévère laissait plus de place à l'amusement.

Poètes, hommes de lettres et de science s'empressaient vers l'étoile brillante de cette cour aimable, hospitalière à l'esprit comme au talent. Jeux, charades, comédies, tableaux vivants, se succédaient sans trêve ni relâche. Les femmes les plus belles et les plus élégantes se travestissaient en d'éblouissants costumes, en reines de Babylone ou de Saba, en Judith, en Salammbô ; dans le fameux ballet des Abeilles, costumées de gaze et d'or, elles s'échappaient de ruches dorées.

La séduisante impératrice, à l'apogée de son règne, avait su créer autour d'elle toute une atmosphère d'élégance et de luxe et répandre sur tous la joie du bonheur et de la beauté. Jours dorés, achevés dans les sanglantes mêlées de la guerre...

Nulle femme peut-être ne fut plus fêtée et ne

jouit davantage du plaisir d'être belle et adulée. Mais la chute n'en fut que plus foudroyante et plus terrible...

Tombée du trône, obligée de fuir au milieu des ruines amoncelées, la veuve de Napoléon III se vit soudain accablée de malheurs faits pour désarmer bien des rancunes. Frappée à la fois comme souveraine et comme épouse, il ne lui restait qu'un espoir et qu'une joie, ce jeune prince à qui paraissait promis le plus brillant avenir et qui devait tomber à mille lieues de la France sous la sagaie d'un sauvage. Sa dépouille fut ramenée près de celle de son père, en terre d'exil, et plus tard, la mère désolée entreprit le long et douloureux pèlerinage ; elle voulut aller prier sur l'endroit même où son fils fut frappé.

Courbée maintenant par l'âge et le chagrin, elle erre sous les brumes d'un ciel étranger, et revient s'agenouiller près des tombes où sont ensevelies toutes ses affections terrestres.

Peut-on lui envier quelques

années d'un bonheur si durement expié ?

Voilà la vie de ces femmes, de ces veuves couronnées d'épines ! Quelle compassion plus profonde ou plus attendrie n'excitent pas celles qui ont été ainsi précipitées du haut d'un trône et des joies radieuses dans l'abîme des chutes et la nuit éternelle des regrets !

C'est dans cette mondaine et brillante cour de Napoléon III qu'un mariage abhorré, la sacrifiant à l'impérieuse raison d'Etat, amena la fille de Victor-Emmanuel II, S. A. I. la princesse Clotilde de Sardaigne, élevée avec la plus austère piété dans toutes les traditions des cours d'autrefois.

Elle avait seize ans à peine quand elle dut épouser le cousin de l'empereur, union qui fut le gage de la guerre d'Italie et la précéda de quel-



IMPÉRATRICE EUGÉNIE.



ques mois. N'ayant pour don extérieur que la fraîcheur de l'extrême jeunesse, peu aimée de l'impératrice et brusquement transplantée chez une nation étrangère à qui elle ne sut inspirer que du respect, la princesse Clotilde resta sans empire sur son mari, ce prince Napoléon dont la haute culture intellectuelle s'alliait à un caractère vio-



PRINCESSE CLOTILDE.

lent, inconstant, éloigné de toutes les croyances dans lesquelles sa jeune femme avait été élevée. Mais la princesse Clotilde, surnommée la *sainte*, sut toujours sauver la dignité du foyer napoléonien et garder comme un dépôt sacré les traditions catholiques de la vieille maison de Savoie.

Entraînée dans les désastres de 1870, elle se retira avec ses trois enfants non à la cour de son père, mais dans le château solitaire de Moncalieri. Là, mettant sa vie de tristesses et de déceptions sous l'abri de la religion, elle continue d'achever dans la paix une existence toute de deuil et consacrée entièrement à de pieuses œuvres. Sauf les joies, mêlées de vives inquiétudes pour un avenir très sombre, que ses enfants ont pu lui apporter, de quels jours heureux peut-elle garder le souvenir ?

\* \* \*

Est-il une destinée plus triste, plus douloureuse, que celle de Doña Cristina, la jeune veuve d'Alphonse XII ?

Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine, fille de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, épousa à vingt-et-un ans, en 1879, le roi d'Espagne Alphonse XII, veuf de cette charmante Mercédès d'Orléans, qu'il avait violemment aimée.

Quand la raison d'Etat l'obligea à contracter un second mariage, il choisit sa compagne d'enfance,

la princesse Marie-Christine. A Vienne, où il faisait ses études au célèbre collège militaire Tere-siana, vivant dans l'intimité de la famille impériale, Alphonse d'Espagne avait pu apprécier le caractère doux et sérieux, les sentiments élevés et les vertus aimables de cette princesse.

Lorsque le roi d'Espagne demanda sa main, la jeune archiduchesse portait le titre purement honorifique d'abbesse du chapitre des chanoinesses du Hradschin, à Prague, qui n'abrite, dans le vieux palais des rois de Bohême, que des jeunes filles de familles princières.

Son mari l'avait bien jugée ; elle devait, en effet, être le modèle des femmes et des mères. Deux petites princesses naquirent bientôt, et le fils tant désiré allait naître quand le roi mourut en 1885, laissant Marie-Christine seule, à vingt-six ans, avec un jeune enfant, frêle appui d'un trône en butte aux compétitions violentes des partis.

La jeune reine sut rester dans les régions se-reines d'une piété sincère et d'une extrême pureté, au milieu de toutes les séductions de la fortune et de la puissance. Est-ce là un mérite si facile ?

Les nations sont, bien plus que ne le croient les esprits sceptiques, très sensibles au prestige de la vertu et de l'honneur. L'Espagne actuelle en offre un remarquable exemple. Elle a vu avec respect et vénération une jeune femme, une mère, la reine régente, rendre à la monarchie espagnole sa force et sa popularité, par la dignité de sa vie comme par la prudence de sa conduite.

En perdant prématurément l'époux aimable et charmant dont la grâce juvénile et le caractère chevaleresques avaient reconquis son peuple, la reine Christine d'Espagne s'est trouvée tout à coup, elle, l'*Autrichienne*, isolée chez une nation jalouse, tutrice d'un enfant débile dont la petite main semblait bien faible pour soutenir le sceptre de Charles-Quint.

Dès lors, claustrée dans le devoir, elle n'a plus vécu que pour son fils, Alphonse XIII, le roi au berceau.

Peut-on voir rien de plus noble et de plus touchant que cette pauvre reine, enveloppée dès son printemps des voiles du veuvage et se vouant avec une sérénité stoïque aux austères devoirs de sa double charge de régente et de mère ? Pour elle, plus de jeunesse ni d'amour, plus de sourires, ni de fêtes ; tout est grave et morose, et à l'âge des épanouissements, elle s'enferme dans le sombre palais de Madrid, pour se donner tout entière à celui en qui se résument désormais ses joies et ses espérances.

Il faut avoir pénétré dans les tristes et magnifiques palais royaux de l'Espagne pour en comprendre l'austère grandeur et s'y représenter l'existence sombre et retirée qu'y a menée pendant de longues années la jeune veuve d'Alphonse XII.

Que de jours d'inquiétudes, que d'angoissantes veillées passées près de ce berceau ! S'effaçant der-



rière lui, la tendre mère ne voulait montrer à l'enthousiasme populaire que la tête blonde de l'enfant royal.

A travers les intrigues de cour et les compétitions des partis, malgré les menaces de la politique provoquées par les désastres de la guerre et la perte des colonies, dernier débris du grand empire espagnol, la reine Christine a toujours suivi, avec une abnégation sereine, la voie droite et patriotique qu'elle s'est tracée.

Vouée tout entière à la tâche difficile d'élever un enfant pour en faire un prince pieux et instruit, connaissant ses devoirs de roi, et capable de porter un jour cette couronne tressée d'or et d'épines, la mère admirable, la reine prudente et sage n'a jamais failli à ce devoir sacré.



REINE CHRISTINE D'ESPAGNE.

Inestimable récompense de tant de soucis et de peines, le succès a couronné cette tâche difficile. La santé du petit roi s'est fortifiée; c'est maintenant presque un jeune homme qui bientôt atteindra l'âge de la majorité suivant les règles monarchiques; il sera aussitôt proclamé roi. Son caractère est doux et bon, son instruction aussi développée que le permet son jeune âge. On l'initie chaque jour, et il s'y intéresse vivement, aux questions politiques, sociales et commerciales qui touchent l'Espagne; formé dès l'enfance aux usages du monde et de la cour, il sait déjà exercer son métier de souverain avec une grâce affable qui gagne tous ceux qui l'approchent.

Ses sœurs, l'infante Maria de las Mercédès, princesse des Asturies, et l'infante Marie-Thérèse, objet d'une égale sollicitude de la part de leur admirable mère, sont devenues deux jeunes princesses accomplies. Elles ont reçu les principes d'une éducation toute chrétienne, qui les aidera,

elles aussi, à porter vaillamment le lourd poids de la vie. La princesse des Asturies a épousé dernièrement un jeune prince de sa famille, le prince Charles de Bourbon, officier dans l'armée espagnole; ce fut des deux parts un mariage d'inclination encore avivée par la résistance qu'y firent des partis politiques.

Bien qu'elle ait toujours été dépourvue du prestige si puissant de la beauté physique, Doña Cristina a su conquérir tous les cœurs par le rayonnement de sa pure beauté morale.

Aussi, l'Espagne, charmée, s'incline avec respect, avec vénération, devant cette noble et vaillante figure. Les partis opposés au trône ont dû rendre eux-mêmes hommage à cette étrangère accueillie d'abord avec méfiance, et dont l'Espagne est fière désormais. Toutes les nations de l'Europe regardent avec sympathie cette jeune femme transfigurée par le sacrifice, l'abnégation d'elle-même et l'amour maternel, dont l'âme vaillante et les mains frêles et désarmées se sont efforcées de relever la monarchie espagnole.

Mais ici encore de nouvelles épreuves sont venues compliquer cette tâche difficile. La funeste guerre de Cuba, achevant d'enlever à la malheureuse Espagne les dernières de ses belles colonies, lui a porté un coup terrible qui a douloureusement retenti dans le cœur de sa noble souveraine. Elle ne pourra remettre à son fils le royaume tel que son père l'avait laissé et cette pensée ajoute encore à sa tristesse, à ses angoisses patriotiques pour son pays d'adoption.

La dernière dans la sombre liste des veuves est la belle et gracieuse reine Marguerite d'Italie, cette princesse très pieuse, très bonne, tellement aimée de son peuple que, dans toutes les grandes villes d'Italie, on peut voir resplendir, aux vitrines des bijoutiers, la fleur dont elle porte le nom. En or, en brillants, en argent, en délicat filigrane, sous toutes les formes, riche, éclatante ou modeste, la marguerite est devenue la fleur nationale de l'Italie, et toutes les femmes aiment à s'en parer.

Avant d'être si tragiquement frappée dans ses affections comme dans sa puissance, avant de s'effacer devant une nouvelle souveraine parée de jeunesse et d'espérance, la reine Marguerite a connu les luttes pénibles et les jours difficiles. L'unité politique de l'Italie sortit toute faite de la guerre qui la délivra de la domination autrichienne. Tous les petits États qui avaient une vie propre, des traditions glorieuses, des mœurs différentes, une histoire distincte, se virent réunis en faisceau pour former l'unité du royaume italien. Mais son unité sociale, artistique, littéraire ne put se faire aussi brusquement.

La situation de souveraine du nouveau royaume d'Italie imposait à la reine Marguerite le devoir



patriotique absolu de travailler sans relâche, de toutes ses forces, à fondre les nationalités rebelles dans la grande unité italienne.

Elle se voua donc à cette tâche et ne cessa d'en poursuivre la réalisation par le prestige de sa grâce souveraine, la force de son intelligence et de sa bonté, la puissance de son âme délicate et tendre, afin d'arriver à la complète fusion des esprits et des cœurs.

Malgré tout cela, malgré l'amour d'un peuple dont elle était l'idole charmante et vénérée, la reine Marguerite sentit toujours une sourde résistance paralyser ses efforts. De plus, sa piété sincère et profonde, son respect pour le chef de l'Église durent susciter avec son patriotisme dans sa cons-



REINE MARGUERITE D'ITALIE.

science de chrétienne une lutte des plus douloureuses et sans trêve aucune; la tristesse secrète répandue sur ses beaux traits semble en être le reflet.

Et maintenant elle voit la fin de sa vie brisée par l'horrible tragédie de Monza, et, désespérée, va rejoindre dans l'ombre, la prière et l'oubli, la longue théorie désolée des Veuves de souverains.

Pauvres reines, pauvres impératrices et pauvres femmes si enviées! A présent, celles qui vivent encore pleurent et prient, nous montrant le néant des grandeurs humaines, et justifiant, une fois de plus, cette parole de Mme de Staël: « Pour les femmes surtout, l'élévation et la gloire sont le deuil éclatant du bonheur. »

Toutes redisent au fond d'elles-mêmes le mot désenchanté d'une autre veuve princière, Valentine d'Orléans: « Plus ne m'est rien. Rien ne m'est plus! » Toutes, au lieu de bonheur et d'espérance, n'en ont plus que le souvenir. Elles appar-

tiennent au passé, au cœur qui a cessé de battre, aux foyers éteints, aux choses évanouies.

Les douleurs, la souffrance, les chutes des plus hauts sommets ne sont pas réservées aux seules souveraines.

...

Elle n'était ni reine, ni princesse, cette femme, cette Française d'une si haute distinction de cœur et d'esprit qui fut la présidente Mme Carnot; cependant, elle eut sa lourde part des misères humaines.

Son père, un homme d'un mérite éminent, M. Dupont-White, né à Rouen, devint avocat à la Cour de cassation et l'une des sommités du Conseil d'État. Il quitta ces hautes situations en 1843, pour s'adonner entièrement à l'étude de l'économie politique et des questions sociales. A la fin du règne de Louis-Philippe, il devint secrétaire général du ministère de la justice. L'ouvrage le plus remarquable de Dupont-White traite des *Rapports entre l'individu et l'État*. Il s'agit là de matières bien arides pour des jeunes filles, mais je les rappelle ici pour indiquer dans quel milieu intelligent et sérieux fut élevée Mlle Dupont-White, la future épouse du président Carnot.

Très intelligente et très instruite, sans nul orgueil ni pédanterie, la jeune fille fut associée par son père à tous ses travaux. Elle y prit même une part personnelle beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru; sa vie studieuse, son caractère doux et sérieux, sans qu'elle cessât pour cela d'être aimable et bonne, sont d'un exemple admirable.

C'est Dupont-White qui, le premier, a publié en France la traduction des œuvres de Stuart-Mill, le grand économiste anglais; cette traduction difficile et laborieuse, vu les matières arides dont traitait l'ouvrage, fut faite en grande partie par Mme Carnot; bien plus, l'introduction magistrale qui la précède est son œuvre personnelle. Certes, peu de femmes auraient été en état d'exécuter un pareil travail.

La charité intelligente et douce de cette femme d'élite ne cessa jamais de s'exercer judicieusement, avec tact et discrétion. C'est ainsi que chaque année, pendant la présidence de son mari, en dehors des largesses charitables qu'elle pouvait faire plus grandes encore dans sa haute situation, Mme Carnot donnait, au Jour de l'an, une somme de trente mille francs pour vêtir chaudement les veuves indigentes et chargées de famille.

Après sa sortie du pouvoir, elle prit soin de léguer par testament une somme de cinquante mille francs à l'Académie des sciences morales et politiques pour être consacrée à l'entretien de son œuvre de prédilection. De plus, elle donnait tous ses diamants pour être affectés au même emploi.

Ces diamants, fort beaux, valant plus de cinquante mille francs et dont elle se parait lors des



réceptions officielles à la présidence, furent donc vendus aux enchères publiques, et l'on vit un fait aussi rare qu'honorable dans des circonstances de ce genre : plusieurs membres de la famille Carnot s'unissant à la noble et généreuse pensée de la donatrice, poussèrent immédiatement les enchères à deux cent mille francs, de sorte que le don fait par M<sup>me</sup> Carnot a pris ainsi des proportions vraiment royales.

Le passage à la présidence de la République de cette femme remarquable autant par l'élévation de son cœur et de son esprit que par la distinction de ses manières et de son éducation ne saurait être oublié.

Sans faste inutile, avec une grâce aimable, alliée à une haute dignité, elle sut imprimer à la présidence une élégance correcte et simple. A ses réceptions, très goûtées, très suivies, se rencontraient sans choc des hommes d'idées opposées, des hommes de science, et aussi, ce qui est toujours le lien et le charme des réunions, des artistes et des hommes de lettres, heureux de trouver l'accueil aimable d'une femme d'éducation supérieure et d'esprit cultivé.

Si M<sup>me</sup> Carnot n'avait eu la petite disgrâce d'une surdité excessive qui la gênait infiniment, peu de princesses, habituées dès l'enfance à jouer ce rôle de presque souveraine, l'eussent rempli mieux qu'elle ne le faisait.



MADAME CARNOT.

Elle aussi reçut le coup terrible, qui la plongea dans le deuil et le désespoir. La perte d'une si haute situation ne la toucha guère à côté du regret affreux de perdre d'une façon si atroce et si brusque le cher compagnon de sa vie, toujours entouré par elle de la tendresse et du dévouement les plus absolus.

Aucune des femmes illustres ou modestes qui viennent d'être passées en revue dans cette causerie n'eut un sort vraiment enviable. La plupart ont vécu ou vivent encore dans les soucis, le deuil et le chagrin. Plusieurs ont vu leur existence finir par une mort violente ou sombrer dans l'abîme de la folie.

Au lieu donc de s'écrier avec regret : « Ah ! si j'étais reine, impératrice ou princesse !... », ne vaut-il pas mieux remercier la Providence qui a fait de vous de simples jeunes filles, sans autre devoir, sans autre ambition que de répandre autour d'elles la paix

et la joie par la douceur du caractère, la culture de l'esprit et la bonté du cœur.

C'est là le rôle et le portrait de la vraie femme française, c'est bien aussi la plus enviable des royautés.

PIERRE DE GAMOND.

FIN



## PATRIE !

À Madame la Baronne SEGUIER, née GOYON.

*Il est des mots profonds comme pitié, tombeau,  
Ou sacrés comme amour, tendres comme berceau,  
Et qui, pleins de magie, évoquent le mirage  
D'un céleste horizon entrevu d'âge en âge.*

*Il est des mots divins comme le vrai, le beau :  
Des mots remplis d'espoir : jeunesse, renouveau,  
Dont la douce auréole illumine une page  
Comme un rayon du ciel dore tout un rivage.*

*Il est un mot profond, tendre, sacré, divin,  
Mot d'amour et d'espoir, d'hier et de demain,  
Qu'on dit du même cœur avec lequel on prie,*

*Et qui, résumant tout : tombe, foyer, autel,  
Fonde sur le passé l'avenir immortel :  
Ce mot fait les héros, et ce mot c'est : Patrie !*

Marquise DE MONSPEY, née SINETY.





## CONSEIL



ici le moment de la villégiature et des voyages. Un certain nombre d'entre vous me demandent des « conseils pour tirer quelque utilité de leurs délassements et de leurs plaisirs ». L'idée est heureuse. Tout doit, en effet, s'inspirer dans notre vie de la pensée du devoir et de l'effort vers le perfectionnement. Il est très légitime de se reposer ou de voyager à une époque quelconque de l'année. Surtout pour les personnes jeunes, un peu de changement, de variété, d'amusement, est indispensable. Mais pourquoi, en effet, ce qui rentre dans l'ordre et le devoir resterait-il stérile ? Je suis donc toute prête à répondre à mes aimables correspondantes, et à leur signaler quelques-uns des écueils des « vacances ».

Je dis : Quelques-uns. A vrai dire, ils se résument tous dans un certain égoïsme, qui est, dans le cas présent, cousin germain de la paresse, ou qui l'entraîne à sa suite.

Etes-vous à la campagne, à la mer ? Vous avez l'idée très arrêtée, que vous vous en rendiez compte ou non, que vous ne devez penser qu'à vous. Voyagez-vous ? C'est pour votre plaisir, et vos facultés se rencontrent tout naturellement sur la plus grande somme de jouissance que vous pouvez tirer de vos excursions.

Eh ! bien, tout en songeant légitimement à votre satisfaction personnelle, tout en jouissant des distractions que vous ont ménagées ceux qui vous aiment, il faut d'abord penser à eux. Cela ne vous empêchera pas de vous amuser, mais cela vous sauvera de cet écueil de l'égoïsme dont je parlais.

Il n'est pas possible que ceux qui partagent une villégiature ou qui voyagent ensemble aient absolument les mêmes goûts. S'il vous est permis de penser aux vôtres, vous ne devez pas négliger ceux d'autrui. Si le père ou l'aïeul a, par exemple, la passion de l'horticulture, pourquoi ne lui

accorderiez-vous pas chaque jour quelques minutes pour admirer des fleurs ou des légumes ? Si votre mère ou votre tante s'occupent avec intérêt ou de la basse-cour, ou de la laiterie, ou de certains ouvrages d'aiguille, ou de lectures sérieuses, ne serait-il pas bien de prendre part dans une limite quelconque à ce qui les occupe ?

Vous pouvez encore les aider dans ces réceptions qui, même très simples, deviennent compliquées à la campagne. Vous pouvez, enfin, vous occuper un peu des pauvres du pays, écouter leurs plaintes, soulager leur misère.

Tout cela n'absorbera qu'une part de votre temps, et suffira cependant pour donner à vos vacances, de la vie, de la hauteur. Vous en reviendrez meilleures.

..

S'agit-il de voyages ? Ici encore les goûts sont tranchés. L'un aime les villes, l'autre la nature ; celui-ci a un faible pour les musées, celle-là pour les promenades. Tout en s'amusant pour son compte, il faut, sous peine de maussaderie et d'égoïsme, se prêter aux désirs des autres, et le faire de si bonne grâce qu'on puise quelque chose dans cette condescendance. Car il ne faut pas voyager comme une malle, ni même comme un papillon. Une jeune fille intelligente n'ira pas uniquement à ce qui l'amuse ; elle fera en sorte de rapporter des souvenirs, des idées, un supplément d'instruction.

Ce n'est pas tout. Ce qui vous est demandé pour le plaisir d'autrui, c'est l'égalité d'humeur et l'amabilité. Il ne faut pas que vos parents, qui ont pour but de vous être agréable, aient la mortification de vous voir maussades, déçues, fatiguées, ennuyées. Les mêmes contrariétés doivent vous trouver de bonne humeur ; les impressions fâcheuses doivent être dissimulées. Il faut les payer de leur peine en gaieté, ces chers parents qui s'évertuent à vous faire plaisir.

Que vous êtes heureuses que vos déboires soient si faciles ! Après tout, on ne vous demande guère que d'être heureuses. Le paraître toujours, malgré les petits ennuis, les légères fatigues, les inévitables désappointements, nécessitera peut-être un effort de votre part. Cet effort, faites-le. Penser aux autres, leur donner, dans la mesure de vos forces, de joyeuses, de reposantes vacances, c'est le plus sûr moyen de passer utilement les vôtres, d'y trouver votre perfectionnement, de les élever, enfin, sans qu'elles soient moins douces, à la hauteur d'un devoir.

M. MARYAN.





## FLEURS FANÉES

SUITE



— H, sans doute! Je n'ai pas cette intention-là. Ce serait une grossièreté abominable de ma part. Autant vaudrait rompre tout de suite. Mais je ne veux pas être tout le temps « fourré » chez elle. Il y a de la différence entre une visite et une invitation à dîner.

— Oh! une invitation qui ne vous engage pas beaucoup, mon père, et que vous rendrez quand il vous plaira.

— Eh! ce n'est pas la question. Lui rendre son dîner, morbleu, je le ferai bien volontiers dès que je serai installé. Ce n'est pas ça.

— Mais, alors, quel motif avez-vous d'être contrarié?

L'amiral n'avait jamais été un modèle de patience. Il l'était encore moins lorsque, se trouvant embarrassé par une question, il voyait son interlocuteur insister sur le point qui causait son embarras.

— Le motif, le motif! grommela-t-il. Tu le connais aussi bien que moi.

Marcel ouvrit de grands yeux, avec une évidente sincérité.

— Moi, père? Mais je vous jure que j'en suis tout à fait ignorant.

Tout en causant de la sorte, les deux hommes, après avoir fait charger les malles de l'amiral sur l'omnibus de l'hôtel où descendait le vieux marin, s'étaient mis à remonter l'avenue de la Gare vers la place Masséna.

— Voyons, reprit alors M. de Bohério, d'un ton un peu radouci, tu n'es pas sans avoir entendu tenir sur le compte d'Eléonore des propos qui ne sont pas de nature à la faire canoniser?

Marcel eut un soubresaut violent. Il répliqua avec indignation :

— Des propos?... Mais je vous jure que non. Personne n'aurait osé se permettre une allusion en ma présence, je vous le garantis.

Ce beau mouvement de révolte ne déplut pas à l'amiral.

— Bravo, mon fils. A la bonne heure! C'est ainsi que j'aime voir les jeunes. Parbleu! A moi non plus on n'a rien dit de positif! je ne l'aurais pas permis. Mais cette chère Eléonore est si bizarre, si extravagante que, vraiment, elle a pu prêter le flanc...

— Bon! Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous comme à moi qui connaissons bien ma tante et qui savons que c'est la plus honnête femme qui se puisse rencontrer?

— D'accord! Mais tu connais les proverbes : « Il n'y a pas de fumée sans feu ».

— Oh! père! Est-ce vous qui dites cela?

— Non, mon garçon, ce n'est pas moi, c'est le proverbe. Moi, je dis, avec tous les gens sensés, que « la femme de César ne doit pas être soupçonnée ».

— D'abord, ma tante n'est pas la femme de César, puisqu'elle est veuve. Or, la calomnie est deux fois plus lâche quand elle s'attaque à une femme qui n'a personne pour la défendre.

Le vieil amiral se mit à rire, cette fois, du meilleur de son cœur.

— Bien, bien, jeune homme! Voilà qui est parfait. Où donc avais-je la tête pour faire des citations aussi saugrenues. C'est vrai que cette chère Eléonore est veuve et même une veuve fidèle au souvenir de son mari. Quant à être sans défense, c'est autre chose. Il me semble qu'à la seule manière dont tu t'échauffes lorsqu'on touche à son bon renom, on peut te prendre pour le plus résolu de ses chevaliers.

— Mon père, répondit affectueusement le jeune homme, oubliez-vous que ma tante a été pour moi comme une mère, qu'Aline et Paule sont bien plus mes sœurs que mes cousines, et que vous-même m'avez dit tout à l'heure que vous les aimiez comme vos filles.

Marcel amplifiait un peu sur la parole de l'amiral.

Mais il traduisait sans doute fort exactement sa pensée, car le vieux marin répondit, la voix émue, les yeux humides :

— Oui, tu as raison, mon garçon. Je suis une vieille bête de m'arrêter aux cancans de vieilles prudes laides pour qui tout est péché de ce qu'elles ne peuvent pas commettre elles-mêmes



Allons donc déjeuner chez cette excellente Eléonore. C'est une charmante compagnie et l'on y cuisine très bien.

Marcel avait partie gagnée de ce côté. Cependant l'amiral ne voulut pas se rendre sans avoir décoché un dernier trait à l'adresse de son fils.

— Il est bien heureux, toutefois, que tu sois retenu à ton bord. Sans cela, on ne manquerait pas de dire que tu compromets tes cousines et que les fines mouches t'entortillent pour que tu épouses l'une ou l'autre.

— Ah ! pour le coup, on se tromperait fort, mon cher père. Elles n'y pensent ni l'une ni l'autre, ou plutôt, elles pensent tout le contraire.

— Ah ! Elles te déconseillent le mariage, les petites friponnes ?

— Non pas, bien loin de là. Elles m'y encouragent de toutes leurs forces.

Et, comprenant que l'occasion était favorable pour risquer le « gros paquet » :

— A ce propos, père, j'ai à vous parler longuement, si vous le voulez bien.

— Ha ! ha ! à ce propos, dis-tu ? Tu songes donc à te marier ?

— Oui, avec votre permission.

— Ma permission ? Mais tu l'as d'avance, grand niais. Je suis partisan des mariages « jeunes » et j'estime qu'à vingt-neuf ans tu n'as besoin de personne pour faire ton choix.

— Aussi l'ai-je fait, mon cher père, et je n'attends plus que votre agrément.

— Ha ! ha ! fit encore l'amiral, en reprenant le bras de son fils. Est-ce qu'elle est jolie, la femme que tu as choisie ?

— La plus exquise créature qui se puisse voir, mon père.

— Ho ! ho ! Tu parles comme au théâtre et dans les romans. Et, est-elle riche ?

— Je ne m'en suis pas informé. Je crois que oui.

— Je comprends ça, que tu ne t'en sois pas informé. J'étais aussi fou que toi quand j'ai épousé ta mère. Ça ne veut pas dire que tu doives m'imiter en tout. Ce sont de tristes questions à résoudre, et, pourtant, il faut bien les poser, mon cher fils, car, enfin, les Bohério ne sont pas riches, eux.

Et, passant à un autre sujet, avec la vivacité d'un jeune homme.

— Voyons, raconte, garçon. Naturellement, je suis sûr d'avance que tu n'as pu faire qu'un bon choix. Mais ça m'intéresse, ton roman. Où l'as-tu trouvée, cette jeune fille, car j'imagine que c'est une jeune fille. Commence ton histoire par le menu. Nous avons tout le temps avant de déjeuner. N'omets aucun détail.

Et, après un coup d'œil à sa montre, ce qui lui permit de constater qu'il avait le temps d'aller prendre un léger repos au café, l'amiral entraîna son fils dans l'un des principaux établissements de la place Masséna.

Là, pendant qu'il absorbait à la hâte un café au lait, accompagné de quelques brioches, Marcel, rendu à la confiance et complètement gagné par la bonhomie de son père, lui fit le récit de son aventure en commençant par le commencement, ainsi que le lui avait prescrit M. de Bohério.

Cette narration n'amena qu'un sourire bienveillant sur les lèvres du vétéran.

Il avait fini de se restaurer. Il reprit donc le bras de son fils et se dirigea avec lui du côté de la mer. Ils remontèrent, en causant, la promenade des Anglais.

— Eh ! voyons, comment se nomme-t-elle, ta charmante fée ? demanda l'amiral.

— Elle se nomme Marthe d'Elven, répondit l'enseigne de vaisseau.

— Marthe ? Un joli nom, ma foi. J'aimerais bien une belle-fille qui s'appellerait Marthe. D'Elven, tu dis d'Elven ? Je connais ça. Il n'y a pas eu, je crois, beaucoup de marins de ce nom. Ils ont fourni des officiers de terre. Mais ça ne fait rien. Ta mère, non plus, n'était pas de la flotte. Il est vrai qu'elle était fille d'un colonel d'infanterie de marine, ce qui est une espèce de parenté. D'ailleurs, ces Elven sont de bonne race, des Bretons comme nous, mais de l'autre côté, dans le Morbihan. Ils ont eu des illustrations dans l'histoire.

Évidemment, le vieil amiral était satisfait, très satisfait même du choix de son fils. Et le cœur de celui-ci se dilatait, comme son visage. La joie débordait de ses yeux et mettait un sourire d'ivresse sur sa bouche.

Devait-il tout dire à son père, lui parler de cette « ombre » qui avait effrayé, la veille, M<sup>me</sup> de Brives ? Il n'osa s'y risquer.

Cela lui paraissait imprudent. L'amiral aurait tout le temps de connaître cette particularité fâcheuse. Et, présentement, dans l'intérêt de son amour, Marcel préférerait que son père pût d'abord voir Marthe, subir l'enchantement de sa grâce et de sa beauté, ce qui le prédisposerait à une faiblesse favorable, si, par extraordinaire, il se sentait des velléités de résistance à l'inclination des deux jeunes gens.

Une circonstance inattendue vint encore aider au plan du jeune homme.

Il n'était pas plus de onze heures, et la proximité de la maison de M<sup>me</sup> de Brives, où ils ne devaient se trouver qu'une demi-heure plus tard, les avait encouragés à prolonger leur déambulation au bord de la mer, dans la direction de Sainte-Hélène.

Tout à coup, Marcel tressaillit. Son cœur sursauta dans sa poitrine. Il s'arrêta court.

— Quoi donc ? Qu'est-ce qu'il y a, garçon ? interrogea le vieillard.

— Il y a, répondit l'officier, à voix basse, que là voilà. C'est elle qui vient, là, devant nous.

Et, sans détourner la tête, les joues soudaine-



ment empourprées, il désignait à son père un groupe sortant d'une villa de la Promenade, et composé d'un homme d'âge moyen et d'une jeune fille, élégamment, mais simplement vêtus l'un et l'autre.

L'homme, c'était Pierre d'Elven, la jeune fille, Marthe.

Pendue au bras de son père, toute rose, sans doute par le reflet de quelque joie intime, la charmante créature parut plus ravissante encore à l'officier.

— Cristi, garçon, tu as bon goût, fit l'amiral. Elle est adorable.

— N'est-ce pas, mon père, répondit le timide Marcel, qui, presque malgré lui, jeta un coup d'œil de côté.

Son regard, sollicité par un invincible magnétisme, se heurta à celui de la jeune fille, dont le trouble fit tout aussitôt pendant au sien. Seulement, plus habile en l'art de dissimuler, Marthe se rejeta en arrière assez à temps pour dérober son émotion à l'œil de Pierre d'Elven, qui, d'ailleurs, n'accorda qu'une médiocre attention aux deux hommes venant à sa rencontre, sur le trottoir de la Promenade.

Quand on se fut ainsi dépassé de part et d'autre, Marcel attacha un long regard sur la maison de laquelle il avait vu sortir Marthe. Il avait reconnu tout de suite en M. d'Elven le compagnon de la belle jeune fille rencontrée, un an plus tôt, à la gare de Lyon.

Maintenant, il s'emplissait les prunelles du tableau de la demeure habitée par la chère créature retrouvée et qui lui avait pris son cœur pour toujours.

— Eh bien ! père ? questionna-t-il, quand il jugea qu'il pouvait parler sans que le tremblement de sa voix trahit trop le bouleversement de son être, eh bien, trouvez-vous que votre fils a fait un bon choix ?

— Mais je viens de te le dire, gamin. Je t'ai complimenté sur ton bon goût.

Il ajouta, après quelques pas faits silencieusement :

— Je reconnais que les apparences sont tout à fait séduisantes. Reste à savoir si l'intérieur répond à l'extérieur, si l'âme qui anime cette belle statue est aussi parfaite.

— Croyez-vous donc que Dieu aurait créé un tel chef-d'œuvre pour l'avilir ?

— Non, certes, je ne le crois pas. Enfin, cela s'est vu. Il y a eu des femmes admirablement belles qui n'étaient que des monstres. Je ne te l'apprends pas, j'imagine.

— C'est vrai, père. Mais ces cas-là furent rares, heureusement. D'ailleurs, je ne crois pas que M<sup>lle</sup> d'Elven nourrisse l'ambition de jouer un rôle historique. Et puis, vous aurez tout le loisir de la mieux étudier désormais.

— Le loisir, moi ? Pourquoi moi plutôt que toi ?

— Parce que mes heures de liberté sont rares, et que vous pouvez mettre à profit votre séjour à Nice pour mener votre enquête à bonne fin.

M. de Bohério donna un nouveau coup d'œil à son chronomètre.

— Ho ! ho ! fit-il, je crois, mon fils, qu'il est temps de revenir sur nos pas, si nous ne voulons arriver en retard chez Eléonore. C'est un de ses défauts, ou plutôt de ses qualités, d'aimer l'exactitude, surtout quand il s'agit de repas. Un déjeuner ou un dîner bien fait doit être mangé à point.

Ils reprirent rapidement le chemin qu'ils venaient de parcourir.

Une hypothèse avait traversé l'esprit de Marcel.

Où donc se rendaient Marthe et son père à cette heure, sinon à quelque invitation ? Et l'officier se demanda si M<sup>me</sup> de Brives, habile diplomate, ne lui avait pas ménagé la surprise de préparer une rencontre entre la jeune fille et son père, d'un côté, et l'amiral de Bohério, de l'autre.

Au premier abord, cette supposition le mit en joie.

Mais, à la seconde réflexion, elle l'alarma.

Il se reprocha d'avoir parlé trop tôt, en révélant tout à son père.

Qu'allait-il se passer, si M. de Bohério se trouvait brusquement en face des personnes dont son fils venait de l'entretenir en termes si chaleureux et à l'occasion d'un événement aussi grave, aussi décisif que les préliminaires d'un mariage ?

N'allait-il pas conclure à une entente préparée entre M<sup>me</sup> de Brives et Marcel ?

Ne supposerait-il pas que la baronne, après avoir ensorcelé le fils, avait essayé de circonvenir le père et, en quelque sorte, de lui forcer la main ?

Tout cela était possible et même vraisemblable.

Aussi l'enseigne de vaisseau ne franchit-il le seuil de sa tante qu'avec une véritable appréhension, promptement confirmée par l'événement.

Ce qu'il avait prévu se réalisait.

M. d'Elven et sa fille Marthe déjeunaient, eux aussi, chez M<sup>me</sup> de Brives.

Les présentations se ressentirent de cette mutuelle surprise.

Il y eut un peu de gêne du côté de Marcel et de l'amiral.

Quant à Marthe, et surtout à Pierre d'Elven, complètement ignorant de ce qui s'était passé quelques jours auparavant, il se montrèrent tout de suite à leur avantage, c'est-à-dire d'une affabilité qui aurait dû conquérir sur le champ le cœur du vieux marin si, par malheur, ainsi que l'avait trop bien prévu son fils, un soupçon de connivence n'était venu lui gâter la spontanéité de cette rencontre.

M<sup>me</sup> de Brives, pour avoir voulu trop bien



faire, avait commis une maladresse, ce qui ne lui était pas habituel. Avec un peu plus de prévoyance, elle eût commencé par avertir Marcel de ne point ouvrir la bouche sur le gracieux roman de son amour. Son plan, en effet, était bien de mettre M. de Bohério en face de Marthe pour donner à celle-ci le temps de conquérir le cœur de l'amiral, avant que son fils ne lui adressât une demande positive et directe. Un oubli était venu compromettre toute cette stratégie.

Et, néanmoins, malgré la faute grave qui venait d'être commise, les conséquences ne furent pas aussi désastreuses que Marcel pouvait le redouter.

L'amiral, placé juste en face de Marthe, à table, ne cessa d'examiner la jeune fille avec une scrupuleuse attention. Il se montra plein de gaieté et d'entrain pendant toute la durée du repas, si bien que M<sup>me</sup> de Brives, encore ignorante de la démarche de Marcel, pût croire au succès de sa manœuvre et s'en applaudir.

Le déjeuner fini, comme on allait prendre le café, l'amiral attira la baronne à l'écart et, avec son plus aimable sourire, lui dit :

— Ma chère Eléonore, vous serez donc toujours la même, la reine des enjôleuses ? C'est un rôle qui vous convient à merveille.

Elle joua la surprise et répondit tout net à son interlocuteur :

— Mon cher amiral, vos compliments me font toujours plaisir, vous le savez. Mais, en cette circonstance, laissez-moi vous dire, en toute modestie, que je ne crois pas les mériter.

L'amiral de Bohério se mit à rire :

— Hé ! ma chère, peut-être avez-vous raison. Il est certain qu'en cette circonstance votre malice cousue de fil blanc ne m'a pas donné le change.

Et, comme elle le considérait avec stupéfaction, il ajouta :

— Mes compliments tout de même, chère cousine. Elle est absolument adorable, cette petite demoiselle d'Elven que vous destinez pour femme à Marcel.

## XI

Le lendemain de ce jour, lorsque Marthe se trouva en tête-à-tête avec son père, l'entretien s'engagea tout naturellement sur les incidents de la veille.

M. d'Elven, après avoir mis un baiser sur le front de sa fille, lui demanda :

— Tu connaissais donc déjà ce M. de Bohério ? Tu ne m'en avais rien dit ?

La jeune fille devint très rouge. Elle balbutia avec un peu d'embarras :

— Oui, je l'avais rencontré une fois chez M. de Brives. Si je ne vous en avais pas parlé, c'est que j'avais jugé la chose tout à fait sans importance.

— Cachottière, va ! Ah ! Tu avais jugé la chose

« sans importance » ? Voyez-vous ça, Mademoiselle ? Eh bien ! Je ne suis pas de ton avis. Savais-tu qu'il pourrait être question pour toi d'événements graves, d'un mariage par exemple ?

Marthe avait l'horreur du mensonge. Elle se jeta au cou de son père.

— Tenez, papa, j'aime mieux ne vous rien cacher. Eh bien, oui, je le savais.

Et, le front sur l'épaule de son père, elle lui fit le récit des événements récents ; elle lui raconta toute l'histoire qu'elle tenait de la bouche de ses cousines, comment Marcel de Bohério l'avait rencontrée pour la première fois et avait reçu le coup de foudre, comment il avait fait de mémoire un portrait d'elle, d'ailleurs fort bien dessiné, comment il avait chargé Aline et Paule de lui chercher l'inconnue de ses rêves, et par quel prodige de coïncidence ils s'étaient trouvés face à face dans le salon de M<sup>me</sup> de Brives.

Pierre d'Elven n'avait cessé de sourire, et même de rire, à l'audition de ce récit fait ingénument et très modestement par Marthe.

— Eh bien ! cette aventure me charme. Il est charmant, ce garçon-là, ma chérie, il me plaît tout à fait. Je n'éprouve aucun embarras à te le dire et s'il me demande ta main...

M. d'Elven s'interrompit soudain. Sa voix s'était altérée.

Il venait de songer que pour autoriser le mariage de sa fille, son consentement seul ne suffisait pas, qu'il y fallait également celui de la mère. Il avait songé, en outre, qu'il devrait se rapprocher de sa femme pour cette cérémonie solennelle et que ce rapprochement, suivi d'une nouvelle séparation, lui serait extrêmement pénible.

Cependant, il maîtrisa son émotion et reprit son dialogue avec sa fille sur le grave sujet. Il fit du jeune officier de marine un éloge sincère et sous lequel perçait une très visible sympathie.

La veille, en effet, il avait eu avec M<sup>me</sup> de Brives quelques minutes d'un sérieux entretien. La baronne avait parlé de Marcel avec une chaleur communicative, et comme Pierre d'Elven était d'une âme généreuse et noble, il avait accepté sans difficulté l'hypothèse d'un mariage de sa fille avec un homme sans fortune, mais de grande race et pourvu des plus brillantes qualités.

Marthe écoutait son père avec une immense joie.

Car la journée passée sous le toit de la baronne de Brives avait été décisive pour elle. Son cœur, déjà vivement sollicité par l'amour, s'y était entièrement ouvert. Les mérites de Marcel de Bohério lui étaient apparus plus évidents, elle avait mieux apprécié les côtés vraiment séduisants de ce caractère à la fois timide et résolu. Elle lui savait gré du choix fait d'elle par lui entre tant de femmes qu'il avait pu admirer ailleurs, sans oublier ces deux folles charmantes qu'étaient ses cousines Aline et Paule.



A cette satisfaction d'amour-propre s'était joint presque aussitôt le sentiment très pur de sa tendresse pour le jeune homme, et, le soir, en rentrant dans sa chambre, en s'interrogeant de plus près, Marthe aurait pu se dire, avec certitude, cette fois, qu'elle aimait Marcel de Bohério.

Son allégresse était donc profonde de voir que cet amour naissant était approuvé par son père, que les doux projets, encore à l'état d'ébauche, de son âme virginale, ne souffriraient pas d'obstacles.

Un scrupule lui vint toutefois.

Elle se demanda s'il n'était pas de son devoir d'étendre plus loin sa confiance et d'informer tout de suite sa mère des « possibilités » entrevues par M. d'Elven et M<sup>me</sup> de Brives.

Aussi, comme l'entretien touchait à son terme, adressa-t-elle à ce sujet une question discrète à son père.

Il lui répondit de la meilleure grâce du monde :

— Non seulement j'estime que tu peux faire part à ta mère de tes sentiments et des miens à l'égard de ce jeune homme, mais je pense qu'il est de ton devoir de le faire. Personne ne peut mieux qu'elle te conseiller à cet égard. J'ajoute que j'approuve, d'avance et les yeux fermés, ce qu'elle décidera.

Marthe n'attendait que cette approbation pour donner suite à sa propre inspiration. En la lui donnant, M. d'Elven répondait au plus cher de ses désirs.

Elle n'eut donc rien de plus pressé, en quittant son père, que de remonter chez elle et de s'y enfermer pour réfléchir à la forme dont elle allait revêtir sa missive. Car ce n'était pas petite besogne que de confier au papier un secret de cette importance, de raconter les choses avec toute la réserve indispensable pour ne point alarmer M<sup>me</sup> d'Elven sur la trop grande hâte avec laquelle, loin d'elle et de sa sage direction, sa fille avait pu faire un choix et encourager des espérances.

La première réflexion de Marthe fut pour cette conversation tout à fait intime qu'elle venait d'avoir avec son père et qui s'était terminée par la plus agréable des déclarations, puisque M. d'Elven lui-même avait engagé sa fille à prendre sur-le-champ les conseils de sa mère.

Il avait parlé de celle-ci non seulement avec un respect profond, mais même avec une sorte d'émotion. Cela n'avait point échappé à Marthe, et elle venait de se dire qu'elle pouvait mettre cette remarque à profit pour aider à l'œuvre de réconciliation qui avait été, jusqu'ici, le seul but de ses efforts.

Ce fut donc d'une main empressée et circonspecte à la fois qu'elle prit la plume et que, s'asseyant devant l'élégant secrétaire en bois de rose dont M. d'Elven lui avait fait présent au jour de l'An, elle traça, sur une feuille satinée et discrètement parfumée, l'histoire de son roman.

« Ma chère maman,

« Ma lettre d'aujourd'hui va te causer, peut-être, quelque surprise. (C'était son habitude de tutoyer sa mère chaque fois que l'occasion s'offrait à elle de lui parler à cœur ouvert). Ce que je te raconte ne date que de quelques heures, bien que, la dernière fois que je t'ai écrit, je te l'aie laissé pressentir.

« Il faut te dire que, tout à l'heure, en causant avec papa, je lui ai demandé si je devais te parler tout de suite de choses qui, peut-être, n'arriveront jamais. Il m'a répondu qu'il considérerait cela comme un devoir de ma part. Je n'avais pas besoin de cet encouragement pour me porter à te conter cette aventure. N'es-tu pas la plus chère et la meilleure des amies, ma mère adorée? N'ai-je pas toujours eu l'habitude de t'ouvrir mon cœur, de te confier mes plus secrètes pensées?

« Donc, voilà la chose. Lis avec attention et réponds-moi le plus tôt que tu le pourras. Oh! comme je voudrais te voir et t'embrasser! Comme je serais plus à l'aise, si je pouvais te parler de tout cela en tête-à-tête, au lieu de te l'écrire!

« Je t'ai raconté, il y a quinze jours, que j'avais rencontré, chez ma tante de Brives, un jeune officier de marine, M. Marcel de Bohério, qui est, lui aussi, neveu de ma tante, sans être notre parent à nous. Je crois même qu'il est leur parent plus rapproché que nous.

« Eh bien! Voilà tout le secret. Je te le livre sans ménagements.

« Ce Monsieur Marcel de Bohério est, paraît-il, amoureux de moi.

« Ne te fâche pas, ma petite mère, si je te dis ça sans précaution. J'ai appris la chose moi-même d'une si drôle de façon.

« Figure-toi que lorsque j'ai déjeuné, il y a quinze jours, chez la baronne, Aline et Paule, qui, elles-mêmes, ne se doutaient encore de rien, m'ont fait un récit qui ressemblait à un conte.

« Il paraît qu'il y a un peu plus d'un an, le jour même où je prenais, avec père, le train de Marseille à la gare de Lyon, M. de Bohério arrivait dans cette même gare, venant de Toulon.

Il m'a vue, et cela lui a suffi. Tout aussitôt, il s'est épris de moi, mais si bien épris qu'il a gardé mes traits dans sa mémoire et, sitôt arrivé chez ma tante, à Paris, a fait, sur l'album d'Aline, un portrait de moi qui est vraiment très ressemblant.

« Que dis-tu de cela?

« Depuis ce moment, il m'a cherchée partout, sans me trouver, bien entendu, et c'est seulement l'autre jour que Paule, en me regardant plus attentivement, a découvert que je pourrais bien être la mystérieuse inconnue poursuivie par leur cousin.

« Là-dessus, elle a exhibé le portrait au crayon et, naturellement, tout le monde s'est écrié que c'était bien moi, que ce ne pouvait être que moi.



« Si je te raconte tout ça, ma chère maman, c'est pour que tu connaisses toute l'histoire par le menu. Au moment où personne ne l'attendait, justement M. Marcel est arrivé chez ma tante. Juge un peu de son trouble en m'apercevant. Pour moi, je n'aurais peut-être pas été très émue, si je n'avais su l'aventure. Mais, la sachant, tu comprends que cela m'a un peu remuée de me trouver tout d'un coup en sa présence.

« Eh bien ! hier, ma tante de Brives nous avait invités à déjeuner, père et moi. M. Marcel assistait au déjeuner, avec son père, qui est amiral. M. de Bohério m'a paru très bon, quoique un peu bourru. Il a perdu le bras gauche dans une bataille, en Chine, je crois. Il n'est pas très vieux, mais ma tante m'a dit que c'est un homme très rigide, qui ne transige pas sur certaines questions. Je ne sais ce qu'elle entend par là, ni pourquoi elle me l'a dit. Ce que je sais, c'est que l'amiral est venu causer avec moi, très amicalement, très paternellement. Il s'est entretenu aussi assez longtemps avec papa, et père et lui se sont quittés les meilleurs amis du monde, du moins à ce qu'il m'a semblé.

« J'ai échangé quelques paroles avec M. Marcel, qui me paraissait extrêmement ému. Il ne m'a rien dit, tu le penses bien, de son affection pour moi, mais il n'avait pas besoin de me le dire ; ça se voyait de reste. Je ne sais trop de quoi nous avons parlé ; je n'avais pas toute ma tête à moi. J'ai dû lui paraître bien sotte, ce dont je suis désolée, car je t'avoue que maintenant, je crois que je l'aime un peu. Je veux dire que j'aurais beaucoup de chagrin si ce projet de mariage dont papa m'a dit quelques mots tout à l'heure ne se réalisait pas.

« C'est papa, en effet, ma chère maman, qui s'en est ouvert le premier avec moi. Il ne m'a pas annoncé ça comme une communication officielle, mais comme une éventualité possible, vraisemblable même. Il a même paru tenir beaucoup à ce que je t'écrivisse tout de suite pour avoir ton avis le plus tôt possible.

« Pauvre père ! Tu ne peux t'imaginer combien il est bon pour moi, tout ce qu'il fait, surtout depuis quelque temps, pour me rendre l'existence agréable ! Si tu savais comme il parle de toi, avec quel respect, quelle affection ? Tout à l'heure,

il avait les yeux pleins de larmes en prononçant ton nom.

« Oh ! chère petite mère, quel bonheur ce serait pour moi de vous avoir tous les deux ensemble près de moi, de vous embrasser en même temps, de vous unir dans mes caresses comme dans mon amour ! Si tu pouvais venir, toi aussi, à Nice, je crois que je deviendrais folle de joie.

« Pourtant, si ce mariage a lieu, il faudra bien que tu viennes, ma mère chérie, et que tu revoies papa, puisque je ne puis me passer de votre consentement, ce que, d'ailleurs, je ne ferais jamais. Il faudra bien que tu le connaisses aussi, ce monsieur Marcel, avant de dire si tu l'agrees pour mari de ta fille, de ta pauvre petite Marthe qui ne sera jamais complètement heureuse loin de toi et qui pleure bien souvent à ton souvenir.

« Allons, si tu ne viens pas, écris-moi bien longuement. Ah ! qu'il me tarde de voir revenir l'été et le moment où je regagnerai Paris pour te retrouver ! Pourtant il me faudra quitter père. Oh ! que c'est triste, les séparations ! Et dire que j'ai un père et une mère que j'adore, et que je ne puis les voir que séparément ? C'est affreux ! »

Là se terminait, avec envoi de force baisers, cette missive d'une ingénuité touchante. Marthe mettait dans sa lettre toute sa jeune âme fraîche éclosée à l'amour et qui voulait tout le monde heureux autour d'elle.

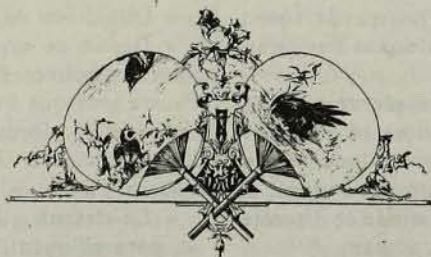
L'enveloppe cachetée, elle se fit accompagner par sa femme de chambre jusqu'à la poste, tant elle avait de hâte de voir partir ces huit pages de fine écriture par lesquelles elle demandait à sa mère les deux bonheurs qu'elle souhaitait : son consentement à un mariage encore à l'état de projet et sa réconciliation avec le plus tendre des pères. Son vœu allait-il être exaucé ?

Quatre longs jours s'écoulèrent, durant lesquels Marthe passa par tous les degrés de l'espérance et de la crainte, de l'impatience et de la résignation.

Enfin, le cinquième matin, le facteur remit à son adresse la réponse attendue.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro)







## MADemoiselle MILLIONS

SUITE



ON, fit Mme Bré-  
chard, un peu gênée et regardant le jeune homme, ce n'est pas aimable, mais M. Danglefer est toujours si occupé, si pressé !...

— Il a pourtant trouvé le temps de venir déjeuner chez vous, à ce que je vois, fit Luce avec une involontaire aigreur.

M. Bréchard s'en aperçut et s'empessa de répondre.

— Nous bénéficions du voisinage immédiat des bureaux. M. Danglefer nous donne la préférence sur le restaurant, parce que nous sommes plus proches.

— Oh ! Monsieur, releva vivement Germain, soyez sûr que ce n'est point la raison qui vous assure cette préférence. Cette proximité me permet seulement de profiter de votre amabilité, ce que ne m'accorde pas, pour celle de M<sup>lle</sup> Rambert, la distance du boulevard Saint-Germain.

— Vous savez bien vous défendre, fit Luce riant, et vous avez des avocats excellents. Mais rien ne m'amènera à vous gracier de la pénitence imposée. Quel jour déjeunez-vous ou dînez-vous avec nous ?

— Je pars tout à l'heure, dit Germain.

— Et vous revenez ?

— Jeudi.

— Eh bien ! vous dînez jeudi, c'est convenu.

— C'est que je devais rentrer à Braux le soir même.

— Vous y rentrerez le lendemain, fit Luce qui ne connaissait pas d'obstacles à ses désirs.

Et ayant fait sa proposition d'emmener Elise, qui fut repoussée, sans doute à cause de la présence de Germain, elle redescendit trouver M<sup>lle</sup> Philomène. Elle lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Pauvre garçon ! il ne se doute pas du bonheur que je lui tiens en réserve et il a peur, me revoyant, de s'attacher à moi. Il est temps qu'il connaisse mes intentions.

— Oui, il est temps, acquiesça M<sup>lle</sup> Philomène, le regard vague, obéissant, en parlant ainsi à une tout autre pensée qu'à celle qui agitait sa filleule.

Le jeudi suivant, Luce s'était arrangée pour être seule au salon quand Germain y arriverait. Elle avait supplié une de ses amies, qui recevait souvent Aymeric, de l'inviter ce jour-là, pour l'en débarrasser et avait prié sa marraine de s'attarder un moment chez elle. Restait son père, mais il était souvent en retard.

Quand le jeune ingénieur entra et que Luce s'avança vers lui, vêtue de blanc, dans une robe simple comme il les aimait, et rayonnante de jeunesse, de beauté, de bonheur, il fut littéralement ébloui. Elle s'en aperçut et cela l'encouragea. Elle lui tendit ses mains, toutes les deux. Il n'osa en prendre qu'une, respectueusement.

— Je vous permets de la baiser, lui dit-elle coquettement.

Il le fit, gauchement, peu habitué à ce cérémonial. Elle retourna s'asseoir dans la grande bergère près du feu et lui indiquant un siège, près d'elle :

— Enfin ! lui dit-elle, vous m'avez fait bien attendre le plaisir de vous voir.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle.

— C'est fait. Mais je veux vous dire que, vraiment, depuis trois mois que nous sommes à Paris, vous m'avez beaucoup manqué.

— Mademoiselle, vous me confusioonnez.

— C'est vrai ; quand je suis rentrée d'Autriche, presque aussitôt, je vous ai trouvé à notre foyer. J'ai pris la très agréable habitude d'y voir votre place marquée et, recommençant auprès de mon père ma vie de famille, je me suis accoutumée à ce que vous en fissiez partie. Aussi, lorsqu'à notre départ, vous ne nous avez pas suivis, cela m'a laissé une impression d'absence et de vide, pénible, je vous assure.

— Mademoiselle, je ne sais que répondre à votre obligeance, beaucoup trop indulgente.

— C'est toujours, fit-elle, malgré tout un peu railleuse, tant son tour d'esprit était tel, — parce



que vous n'osez pas ? Voilà une maladie dont je voudrais vous guérir !

— Vous vous plaindriez peut-être, après, de cette cure, Mademoiselle ?

— Pourquoi ?

— Parce que les timides, lorsqu'ils cessent de l'être, deviennent souvent les plus hardis, les plus téméraires.

— Soit ! je ne demande pas mieux, répliqua audacieusement Luce. Soyez hardi, téméraire, cela m'amusera beaucoup.

— Mais, Mademoiselle, cela ne s'improvise pas, ces défauts ou ces qualités-là !

— Cela vient à la longue ?... Parfaitement, attendons, et d'ici-là, dites moi : vous êtes-vous ennuyé, vous ?

— Certes, mademoiselle, le grand château m'a semblé bien vide et mes repas solitaires fort peu agréables, mais je vous avouerai que je ne connais pas l'ennui : j'aime trop le travail pour cela.

— Le travail, pourtant, ne tient pas lieu de tout.

— Non, assurément, mademoiselle, mais c'est un fidèle et puissant ami. Il vous calme, vous assagit, vous console.

— Oh ! interrompit vivement Luce, avez-vous donc besoin d'être consolé ?

— Pas en ce moment, mademoiselle.

— Vous êtes heureux, alors ?

— Très heureux, mademoiselle.

— Vous ne désirez, ne souhaitez rien ?

— On désire, on souhaite toujours quelque chose, mais enfin je ne désire rien qui soit actuellement nécessaire, indispensable au bonheur de ma vie.

— Pas même vous marier ? fit Luce, tremblante, sentant qu'elle brûlait ses vaisseaux.

— Point encore, non, mademoiselle.

Elle se tut, vaincue... décidément il ne voulait pas comprendre... Ells resta un moment silencieuse, découragée, puis songea que s'il ne voulait pas se marier, c'était peut-être que, la jugeant inaccessible à ses ambitions, il lui répugnait d'en épouser une autre.

Et elle chercha quelque propos qui l'amenât forcément à l'aveu, mais elle ne l'avait point encore trouvé quand son père entra.

Le dîner se passa sans incidents et Luce, ravie de la présence de Germain, dont elle jouissait pleinement, comptait sur une bonne soirée, mais, vers neuf heures, M. Rambert toujours préoccupé de ne pas imposer de corvée à son jeune ami, lui dit :

— Voulez-vous, Danglefer, venir faire un tour au Palais-Royal ; il y a une pièce nouvelle dont on dit grand bien ?

Le jeune homme accepta.

— J'espère que je suis de la partie, fit Luce, se levant.

— Non, répondit son père, je n'ai que deux fau-

teuils d'orchestre ; du reste, je ne sais si la pièce est pour les jeunes filles.

— Avec cela que j'y regarde ! fit Luce avec son mauvais rire de dépit.

— C'est le tort que tu as, riposta le baron.

Et il emmena Germain tandis que Luce, une fois la porte refermée, fondait en larmes.

La réaction fut rapide, bientôt elle sécha ses yeux :

— Tout cela, c'est la faute de papa, dit-elle, et je ne vais pas perdre ma soirée pour son bon plaisir, Aymeric dîne chez M<sup>me</sup> Vermeille ; donc, je suis sûre de le trouver chez elle, j'y vais. Sonnez, marraine, je vous prie, que je commande le coupé, et puis apprêtez-vous pour m'accompagner.

M<sup>lle</sup> Philomène s'y refusa formellement.

— Ce serait absurde, dit-elle, on ne nous attend pas.

— Eh bien, si vous ne voulez pas venir, j'irai seule, fit-elle, excitée.

Et comme elle l'eut fait ainsi qu'elle l'avait dit, M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle, bon gré, mal gré, suivit sa nièce.

## XII

M. Rambert avait l'habitude, chaque année, de profiter des vacances que Pâques donne à la Chambre pour aller passer à Braulx quelques jours paisibles où, nul voyage n'interrompant plus sa vie de travail, il lui était permis de se livrer entièrement à ses affaires et d'en débrouiller beaucoup. Mais, en ce printemps de 1898, une inquiétude le prit, au moment d'annoncer ses projets à Luce. N'allait-elle pas se rebeller contre eux ? Elle semblait tant aimer sa vie de fêtes et de plaisirs ; n'allait-elle pas protester contre cette brusque interruption, s'y refuser même ? Le baron se proposa, s'il en était ainsi, de lui montrer le voyage à Braulx comme un entr'acte d'une quinzaine de jours, après lequel on pourrait revenir à Paris, et y rester jusqu'au Grand Prix. M. Rambert était disposé à cette concession, parce qu'il comptait bien la faire pour la première et dernière fois. D'ici le mois de juin, Luce serait mariée, puisqu'elle avait promis de se décider à Pâques et que sur le bureau du père s'augmentait chaque jour le tas des demandes en mariage qu'on lui adressait.

Mais il était écrit, sans doute, que toutes les prévisions de M. Rambert devaient être détrompées, car, lorsqu'il parla à sa fille de retourner à Braulx, celle-ci montra un véritable enthousiasme.

Quel bonheur de s'en aller aux champs ! le printemps était déjà si joli, la saison si avancée ! Il devait faire bon vivre là-bas. Ce Paris l'énervait, la fatiguait ; il était temps qu'elle se reposât, elle était ravie à la perspective de le faire en toute liberté.

En revanche, lorsque le baron aborda la ques-



tion matrimoniale, Luce se montra beaucoup moins accommodante.

Elle avait tout le loisir de se décider ! elle se trouvait très heureuse telle qu'elle était, pourquoi changer ? Le baron, déjà inquiet, lui fit observer qu'elle avait promis à ses prétendants une réponse vers Pâques.

— A Pâques ou à la Trinité, répondit-elle sur l'air de Malborough et continuant sa chanson.

La Trinité se passe...

— Sois sérieuse, interrompit son père, sévère, lui imposant silence d'un geste impératif ; tu sais qu'avec moi les enfantillages ne prennent pas. Je ne puis tenir en expectative tous les jeunes gens qui t'ont fait l'honneur de demander ta main.

— Oh ! l'honneur !... releva Luce méprisante.

— Oui, l'honneur, mademoiselle ; on ne peut en faire un plus grand à une femme que de lui donner son nom et de lui offrir de protéger toute sa vie. En tout cas, il y a dans le nombre de tes prétendants de très beaux partis. Elimine ceux qui ne te plaisent pas pour réfléchir encore un peu, si tu le désires, sur deux ou trois, mais ne laisse pas, par pure coquetterie, quarante-deux hommes en suspens.

— Quarante-deux, fit Luce, railleuse, ils sont quarante-deux ? Eh bien ! si vous tenez à tirer de peine ces jeunes gens, — dont quelques quadragénaires, — qui vous inspirent tant de compassion, il est un moyen bien simple : vous voulez éliminer, éliminez-les tous.

— Comment tous ?

— Tous.

— Le prince de Vaudraîche, le marquis de Sistère, Georges Bildervant ?

— Certainement.

— Ils ne te plaisent pas ?

— Aucun.

— Luce, fit le baron inquiet, tu ne réfléchis pas, tu parles en l'air.

— Pas le moins du monde, répondit-elle, sérieuse ; j'aimerais mieux mourir que d'épouser un de ces hommes.

M. Rambert regarda sa fille, il la vit émue, il lut dans ses yeux d'acier, ses yeux pareils aux siens, une volonté qu'on ne vaincrait pas, il le savait bien. Il reprit plus doucement :

— Luce, pourquoi cette résolution de repousser en bloc tous les partis ?

— Je vous l'ai dit : parce qu'aucun d'eux ne me plaît.

— Sais-tu que tu risques de ne pas trouver mieux ?

— Tant pis !

— Et qu'alors tu pourrais bien ne jamais te marier.

— Je préfère mille fois ne jamais me marier que de ne pas me marier à mon goût.

— Et quel est-il ton goût ? demanda M. Rambert,

fixant sur elle ses yeux autoritaires et scrutateurs.

Elle ne baissa pas les siens sous ce regard ; au contraire, une flamme de vaillance s'y alluma. Elle devint très pâle sous l'effort intérieur qu'elle fit pour oser avouer son secret, et d'une voix ferme, elle répondit, ses yeux toujours rivés à ceux de son père.

— Mon goût, c'est Germain Danglefer.

Le baron eut un sursaut et, comme M<sup>lle</sup> Philomène, s'écria :

— Danglefer ? Quelle folie !

Luce s'attendait à cette opposition et, armée pour le combat, elle répondit très calme :

— Pourquoi ? il me plaît, je dirai plus : je l'aime. Qu'avez-vous à lui reprocher ? Je vous ai entendu dire sans cesse que vous l'estimiez très haut. Il est d'honnête famille, ne me séparera pas de vous. S'il est pauvre, moi je suis riche. Pourquoi ne pourrais-je l'épouser ?

— Mais, malheureuse enfant, parce qu'il est ton antithèse absolue, parce qu'il est aussi sérieux que tu es folle, aussi calme que tu es ardente, aussi modeste que tu es orgueilleuse. Parce que c'est un homme de travail, de famille, de foyer, et que tu es femme d'oisiveté, de monde, de luxe et de plaisirs.

— Cela ne prouve rien, répliqua Luce, nous nous complèterons l'un l'autre ou, plutôt, je calquerai sur les siens mes goûts et mes habitudes. Son exemple et son influence m'assagiront, me rendront telle que vous me souhaitez en vain depuis si longtemps : raisonnable, sérieuse, bonne, vraiment bonne comme le sont seuls les gens parfaitement heureux qui n'ont, dans l'âme, aucun fiel, aucune envie, aucun regret.

— Non, fit M. Rambert, secouant la tête ; je ne puis croire cela et Germain, sans te rendre heureuse, serait, avec toi, horriblement malheureux.

— Malheureux ! fit Luce avec un éclair de passion dans ses beaux yeux noirs ; malheureux, un homme que j'aimerais, mon père !

Il la regarda, toute vibrante d'émotion sincère et si parfaitement belle qu'il eut un sourire. Non, vraiment, non, il ne serait pas malheureux, l'homme qu'aimerait cette adorable créature, être de passion et de violence peut-être, mais nature riche et généreuse, capable de tous les dévouements.

— Alors, toi, tu souffrirais, dit M. Rambert ; tu souffrirais dans ton amour-propre... épouser un employé de ton père, homme de valeur, assurément, mais sans noblesse, sans fortune, d'origine très modeste.

— Je ne souffrirais pas, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus grand bonheur que l'amour partagé.

Son père vit qu'elle était emballée.

— Germain sait, dit-il sans la raisonner davantage, tes sentiments pour lui ? Il les partage, et les a même sans doute fait naître par des attentions,



des hommages dont je ne me suis pas aperçu?... Ce n'est pas très délicat de sa part...

— Germain n'a jamais fait ça, — Luce fit claquer son ongle rose sur l'ivoire de ses dents, — pour se faire aimer de moi. Il a résisté tant qu'il l'a pu à mes avances...

— Et maintenant ?

— Il y résiste toujours.

— C'est fort beau de sa part, fit le baron, go-guenard.

— N'est-ce pas ? reprit, sans s'apercevoir de l'ironie, Luce exaltée, quelle délicatesse de sentiments ! Je suis la fille du patron, « M<sup>lle</sup> Millions » ; il est employé et est pauvre, il tient son cœur à deux mains pour ne pas m'aimer. Ah ! quelle joie de lui dire un jour : Germain, plus de scrupules vains, aimez qui vous aime !...

— Et tu es certaine, fit le baron, pensif, que cet appel trouvera en lui un écho passionné ?

— Oui, dit Luce souriant orgueilleusement.

— Qu'importe, fit-il encore, réfléchis derechef comme je réfléchirai de mon côté.

— Inutile, répliqua Luce, pour moi, du moins. J'épouserai Germain Danglefer ou je ne me marierai jamais.

Resté seul, M. Rambert médita longuement.... C'est qu'elle était bien capable de faire comme elle l'avait dit, cette indomptable Luce ! L'amour ne parle pas en vain dans les cœurs ardents, les esprits exaltés comme les siens. Elle avait à la fois l'entraînement irrésistible de la passion et la calme ténacité des volontés irréductibles. C'était encore heureux que son choix se fut porté sur Danglefer... Il était obscur, assurément, quant à sa position, mais honnête homme et d'une haute valeur morale. Pensant à ses qualités, le baron parcourait une à une toutes les lettres par lesquelles on lui demandait la main de sa fille, ou bien, pour les démarches faites de vive voix, les feuillets où il avait consigné les noms, antécédents, chiffres de fortune des prétendants. Et au fur et à mesure que ceux-ci défilaient devant sa mémoire, le baron comparait chacun d'eux à Germain Danglefer, et ces rapprochements étaient toujours à l'avantage du jeune ingénieur.

M. Rambert arriva aux trois noms qu'il avait réservés comme « favoris » en parlant à sa fille. Le prince de Vaudraiche : oh ! flatteur ce parti-là, joli garçon, élégant, intelligent. Peu de fortune, mais on ne peut tout avoir !... Seulement, si dédaigneux ! si railleur ! semblant faire une grâce à Luce en la recherchant. Ce serait un gendre insupportable et comme mari, si Luce n'arrivait pas à le mater du premier coup, il pourrait bien la traiter elle aussi, malgré ses millions, du haut de sa grandeur...

Le marquis de Sistère : plus agréable, lui, mais bien moins de valeur ! Luce le dominerait complètement, en ferait l'esclave de ses caprices, et la

raison aussi bien que le sérieux seraient bannis du ménage.

Georges Bildervant : très riche, autant que Luce ; dans les affaires aussi, très fort même... mais si hardi ! un peu joueur... Avec lui, guère de sécurité...

Et le baron se remémorait Germain, tellement complet comme intelligence, instruction, maîtrise de soi, sentiments et conduite. Et puis ce gendre-là pourrait prendre, après lui, la direction des usines ; il pourrait lui succéder dans toutes ses entreprises, après l'y avoir aidé ; il avait tout ce qu'il fallait pour les mener à bien.

Et M. Rambert souriait intérieurement avec complaisance à la pensée que son œuvre, cette œuvre qu'il aimait tant et à laquelle il avait donné sa vie serait, lui n'étant plus, continuée selon ses propres vues et son esprit personnel.

Pourtant, il voulut consulter M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle.

Elle fut, suivant son habitude lorsqu'on lui demandait son avis, claire, concise, formelle.

— Mon cher beau-frère, lui dit-elle, M. Danglefer n'est certes pas le mari que vous pouviez rêver pour Luce, mais le désir de son bonheur et surtout de son bien moral, doit primer votre légitime ambition paternelle. M. Danglefer est un homme sérieux, loyal et doux. Il a toutes les qualités pratiques qui manquent à Luce et sans lesquelles il est bien difficile de marcher droit dans la vie. A son exemple, elle a chance de les acquérir ; en tous cas, il sera digne de la diriger et capable de la maintenir dans le bon chemin. Digne par son caractère personnel, capable par l'affection que, sans la chercher, il lui a inspirée. Luce ne sera jamais dominée par une volonté autre que la sienne, ni par la raison. Mais elle le sera par le sentiment, par le cœur. Elle aime M. Danglefer ; s'il y consent, donnez-la lui, mon cher Lucien, je crois que vous ne vous en repentirez pas.

M. Rambert fut content de voir approuvé par sa belle-sœur le penchant secret qu'il avait à accorder son consentement. Il s'était demandé si cette tendance ne lui était pas suggérée par l'égoïste hâte qu'il avait de marier Luce, de retirer de sa vie remplie cette encombrante petite fille, qui lui donnait tant de soucis et une si grosse responsabilité ? S'il en avait été certain, il se fut mis en garde contre cette tentation, au point de maintenir sa résistance, mais puisque M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle qui, en ce cas, lui semblait représenter l'opinion de la mère de Luce, était aussi pour l'acquiescement aux désirs de la jeune fille, il se sentit affranchi de tout scrupule vain.

— Je vais réfléchir jusqu'à demain encore, répondit-il à sa belle-sœur, et, ajouta-t-il en souriant, il se pourrait bien que nous retournassions à Braulx pour la noce...

— Si M. Danglefer consent, répéta M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle.



— Comment! s'il consent? fit le baron, frappé de cette réticence. Que voulez-vous dire, Philomène? Germain pourrait être assez aveugle, assez fou pour refuser une aussi jolie fille que Luce et la fortune qu'elle lui apporterait?...

Et chassant cette pensée comme absurde, le baron répéta :

— Non, non, Germain n'est pas insensé, il ne fera pas cela.

M<sup>lle</sup> Philomène n'insista point, mais s'en fut en hochant la tête.

De suite, M. Rambert, qui était homme d'action prompte après les résolutions prises, se mit à répondre aux demandes en mariage, tout à l'heure récapitulées. Il chercha des prétextes, s'embrouilla dans les raisons bonnes ou mauvaises, mais toutes fausses et polies. A la fin, impatienté, il déchira tous ses projets de lettre, fit un modèle aussi bref et banal que possible, et le recopia quarante-deux fois.

— Ouf! fit-il, signant la dernière épître, rien que pour ne pas recommencer pareille corvée, je donnerais ma fille à Danglefer!

Il avait, pour s'y décider, d'autres raisons meilleures et, s'y rendant, le lendemain, il appela Luce dans son cabinet.

Il lui montra le paquet des quarante-deux lettres écrites la veille.

— Voilà les réponses négatives, lui dit-il; tu n'as pas de regrets?...

— Aucun.

— Et, ajouta-t-il en hésitant, tu es toujours décidée à épouser Danglefer?

Elle se mit à chanter ce passage d'une romance d'Holmès qu'elle disait à merveille :

Hier comme aujourd'hui, ce soir comme demain,  
Je l'adore!...

— Folle! répliqua M. Rambert, haussant les épaules. Ah! ce ne sera pas trop d'un mari sérieux comme, j'aime à le croire du moins, se montrera Danglefer, pour mettre un peu de plomb dans cette cervelle!...

Elle s'était approchée et câline, dans un de ses gestes familiers, s'était agenouillée près de lui, s'accoudant sur le bras de son fauteuil. M. Ram-

bert toucha du doigt le joli front où jouaient des boucles dorées.

Luce sourit, sentant sa cause gagnée, elle n'en avait jamais douté, du reste...

— Alors, dit-elle, gentille, vous consentez?...

— Il le faut bien, répondit-il, affectant un air bourru; mais si, après, tu n'es pas contente, ne viens pas te plaindre...

— Soyez tranquille! fit-elle, se relevant joyeuse.

Et, un peu attendrie, elle ajouta :

— Vous venez de faire mon bonheur.

Elle l'embrassa, il la sentit émue et cela le remua un peu, aussi se raidit-il contre cette impression. Il avait horreur de laisser voir sa relative sensibilité.

— Et maintenant, ajouta-t-il de ce ton persifleur qu'il aimait à prendre, il faut que j'aille à mon tour demander en mariage ce jeune héros, qui vous a tourné la tête?...

— Non, non, répondit vivement Luce, ce n'est pas à vous de faire cette démarche, vous ne pouvez pas, vous le maître, « le patron », offrir votre fille à un de vos subalternes. Laissez-moi faire.

— Faire quoi? Dis-le d'avance, j'ai peur de tes moyens?

— Soyez bien en paix! je chargerai une personne sûre de faire comprendre à Danglefer qu'il n'a qu'à me demander pour m'avoir.

— Et cette personne sera?

— Ne vous en inquiétez pas, ne vous inquiétez de rien, vous n'aurez qu'à dire oui quand Germain viendra vous trouver. Je me charge de tout le reste. Je vous en prie, donnez-moi carte blanche, je vous promets que vous n'aurez pas à vous en repentir, mais ne me pressez point, et ne me gênez ni ma joie ni mon joli roman.

M. Rambert, persuadé qu'elle comptait recourir à la sage entremise de M<sup>lle</sup> Philomène, ce qui le rassurait d'avance, et assez satisfait d'être déchargé des préliminaires très délicats de cet étrange mariage, promit à sa fille de lui laisser toute liberté d'arranger à sa guise « son bonheur ».

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)



## Pensées et Maximes

Si vous êtes attaquée de la défiance de vous-même, ne vous étonnez pas, jetez-vous à l'aveugle dans les bras de la divine Providence.

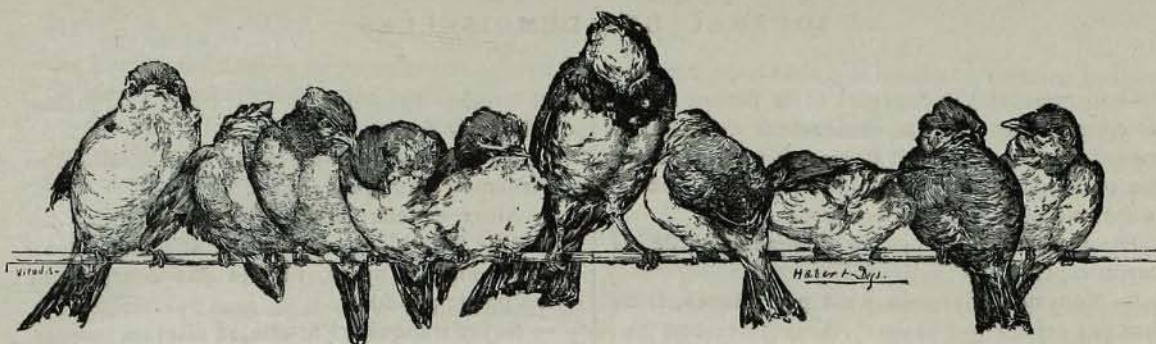
SAINTE JEANNE DE CHANTAL.

\*\*\*

J'ai compris de bonne heure que le travail est encore ce qui use le moins la vie.

M<sup>me</sup> SWETCHINE.





## CAUSERIE DE QUINZAINÉ



ous sommes loin d'Icare; et l'intelligence humaine a fait bien du chemin depuis que le fils de Dédale attachait à ses épaules des ailes fragiles faites de plumes et de cire.

Ce fut à n'en pas douter le premier essai de navigation aérienne; le dernier est d'hier et revêt la forme d'un cigare. Cela se conçoit : aux âges primitifs, la légende mystérieuse et poétique; à l'aurore d'un siècle nouveau, la réalité inélégante, la silhouette sombre dans la lumière du ciel toujours beau, lui, en dépit des âges; la forme dis-

racieuse, mais le résultat magnifique et tel que le rêvaient les dieux.

Quel progrès réalisé le jour où l'on pourra s'embarquer en l'air pour traverser les mers! Cela paraît être un paradoxe, mais vraiment celles d'entre mes lectrices qui connaissent les affres du tangage et du roulis comprendront ce cri du cœur. Plus de mal de mer, plus de vertige, plus de cet atroce mélange de graisse chaude, de coaltar, de fumée de charbon pour vicier l'atmosphère... Plus de fonds de cale où les rats répandent la peste indienne de par le monde tout en vaquant à leurs petites affaires. Plus de lazarets où l'on manque de tout et où l'on risque de mourir de faim... plus rien de ce qui fait nos misères et nos inquiétudes actuelles. Rien que l'air pur et le cigare vainqueur!

Tel est le rêve réalisé en partie par un jeune ingénieur français-brésilien.

Dieu veuille que ce soit un succès pour de bon; il en a tant fondu, de ces ailes d'Icare, depuis les premières!

Pendant que M. Dumont-Santos dirigeait sa nacelle aérienne dans les parages de la tour Eiffel,

à Ajaccio un monstre sous-marin s'enfonçait dans les flots, allait planter sa torpille au flanc de l'ennemi sans défiance, puis remontant à la surface et s'ébrouant comme un chien qu'on baigne, replongeait bientôt après pour courir d'autres aventures, ne laissant au-dessus de l'eau, comme trace de son passage, que notre drapeau tricolore.

Vous rappelez-vous le *Nautilus* de J. Verne? Comme nous palpitions en lisant, que dis-je, en dévorant ce récit d'aventures de pure et scientifique fantaisie. Et nous nous disions avec un soupir, en arrivant à la dernière page : « Quel malheur que ce ne puisse être vrai! » Eh bien, aujourd'hui, c'est vrai; avec cette seule différence que le *Nautilus* s'appelle *Gustave-Zédé*.

Et maintenant si vous me demandez de vous décrire ce merveilleux engin, je vous répondrai : « C'est bien simple, il a la forme d'un cigare. » Évidemment l'avenir appartient au tabac.

Puisque nous parlons physique et mécanique, je continue à m'extasier sur les merveilleuses découvertes de ces derniers jours; et la télégraphie sans fil est une des plus belles et des plus surprenantes : deux petits machins posés par terre, à des centaines de mètres l'un de l'autre; une étincelle; et la conversation s'engage d'elle-même entre deux personnes; la terre parle, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle garde le secret de cette conversation à ceux qui la lui confient. Que d'hommes... mais là n'est pas la question.

Or cette découverte est due à un savant russe, et vous voyez d'ici le parti qu'en peut tirer l'*alliance*, cette fameuse alliance franco-russe qui fit naguère tant parler d'elle, mais qui est un peu moins de mode aujourd'hui. Voilà de quoi ranimer la conversation entre Saint-Petersbourg et Paris — quand on aura quelque chose à se dire.

Je ne sais quelle mouche me pique aujourd'hui : voilà que je voudrais parler d'une quatrième découverte, celle-là plutôt originale que scientifique. La terre parle; ce n'était pas assez, et voici que les pierres chantent, et chantent juste, ce qui est rare



même dans les mondes supérieurs au monde minéral (demandez plutôt au jury du Conservatoire qui siège en ce moment pour juger des voix de ses élèves).

Où, le silex chante, il a ses harmonies et, comme bien des créatures de chair et de sang, c'est par la souffrance qu'il donne tout ce qu'il y a en lui de meilleur. Il faut le frapper pour qu'il vibre harmonieusement, dans une plainte mélodieuse, un cri d'amour ; que sait-on de ce qui se passe dans un silex.

Être pierre et chanter !... que d'âmes sont ainsi faites et, sous l'apparence rugueuse et dure, renferment la divine harmonie des délicatesses exquises ou des sublimes attachements. Que d'instruments grossiers ou primitifs donnent la note juste et le son pur !

Et tenez, voilà que malgré moi s'installe dans ma pensée, en parlant de la pierre qui chante lorsqu'on la frappe, le souvenir ému du petit peuple Boër, de ces braves héros dont je parle souvent parce que j'ai pour eux une admiration sans bornes : l'adversité frappe sans trêve sur ce silex rugueux ; plus elle frappe, plus leur âme exhale le chant sacré qui vibre jusqu'au bout du monde et fait vibrer les cœurs qui savent les entendre.

L'adversité ! quand se lassera-t-elle de les poursuivre ? C'est sous toutes les formes qu'elle les atteint. Tantôt un exil cruel, tantôt la maladie ; ils voient leurs enfants mourir de faim et leurs femmes traînées de la ferme incendiée au camp ennemi ; Krüger, leur patriarche, s'expatrie volontairement pour tâcher d'ouvrir les yeux à la stupide Europe ; il part et laisse derrière lui sa compagne mourante qu'il sait bien ne plus retrouver à son foyer — s'il y rentre un jour lui-même ; n'importe, la pierre chante... Et la tante Sannie est morte il y a quelques jours sans avoir attendu le retour de son cher et vénéré compagnon.

Pauvre Krüger ! il a pleuré en apprenant la consommation de son sacrifice, et, au milieu de sa douleur, il disait naïvement : « Nous ne nous sommes jamais querellés ; si pourtant, une fois, six mois après notre mariage. » Querelle d'amoureux sans doute, et si lointaine qu'il a fallu la mort pour qu'il s'en souvint. Oh ! la pierre qui chante, elle nous arrache des larmes !

La mort de M<sup>me</sup> Krüger nous ramène, par les détails qu'on nous donne à son sujet sur les mœurs des Boërs, aux temps antiques. Elle, la femme du chef suprême des républiques Sud-Africaines, s'occupait de son intérieur non comme une grande dame de nos jours qui regarde cela de loin et de haut, mais comme la servante de son époux. Elle tricotait ses chaussons, coupait et confectionnait ses habits ; elle faisait sa cuisine, l'entourant à toute heure de ses soins, de sa sollicitude et de son expérience. On ne peut y croire du sein de notre vie moderne, où la femme

n'a plus la force de remplir tous ces devoirs, parce qu'elle en a perdu la tradition, où *faire la cuisine* est un déshonneur si cela passe à l'état d'habitude, et où les plus zélées se permettent à peine la confection d'un gâteau, l'épluchage des confitures, ou telle autre besogne sucrée.

Et pourtant, si jamais le besoin s'est fait sentir d'arracher la queue de la poêle à des mains indignes, c'est bien de nos jours. Quelle misère des misères que cette question service, domestiques ? On entend de tout côtés des plaintes, des gémissements, des explosions de colère, des expulsions violentes. Vous ne pouvez laissez deux femmes causer ensemble dix minutes, sans qu'elles se mettent « à parler *bonnes* ». — Ma chère, figurez-vous que Juliette me demande deux mois de vacances, comme les collégiens ! — Ma pauvre amie, si je vous disais que Sophie majore les prix d'un tiers et qu'elle me répond quand je m'insurge : « Il faut que tout le monde vive ! » — Joséphine me quitte parce que je ne veux pas qu'elle porte des robes ouvertes en carré : « Madame en a bien quand il fait chaud ; j'ai aussi chaud que Madame », etc., etc. Il y a de ces histoires qui sont plaisantes, chez les autres, mais qu'on trouve odieuses quand elles se passent chez soi. Je le répète, c'est le fléau de notre époque.

Sans aller jusqu'à suivre l'exemple des femmes Boërs, qui est impraticable dans bien des cas, il me semble cependant qu'il y aurait quelque chose à tenter pour arrêter ce torrent dévastateur de la domesticité moderne : il est tout juste temps. Je connais encore quelques maîtresses de maison qui sont bien servies ; pas beaucoup, mais cependant il y en a, même à Paris, l'enfer des maîtresses de maison. Il faut d'abord choisir ses sujets, les prendre dans d'honnêtes familles ou des mains de personnes absolument sûres. Il faut s'intéresser à elles, les garder le plus possible auprès de soi, c'est-à-dire les faire travailler dans l'appartement, les intéresser à leur ouvrage, aux enfants qu'elles soignent ; ne pas les faire coucher au sixième, cela est absolu, parce que s'il y a quelque brebis galeuse dans la maison, elle gâtera par ses conseils et ses exemples tout le troupeau. Avoir beaucoup de suite dans la distribution du travail, et tenir absolument à ce que les ordres soient exécutés ! Il faut de la bonté, mais beaucoup de fermeté. Plus vous en passez à une domestique récalcitrante, plus elle en prend. Sachez vous rendre compte de ce qu'il est raisonnable d'exiger, et exigez-le, sans dureté.

Quand je vous le disais que des femmes ne peuvent causer dix minutes entre elles sans s'entretenir de ce sujet funeste ! Au moins, si ce que je vous en dis, pouvait vous être de quelque utilité, jeunes maîtresses de maison en herbe !

C. DE LAMIRAUDIE.





## DEVINETTES

Vers à terminer

### PRINTEMPS MYSTIQUE

Sous la lune bleue aux caresses .....  
Par le clair obscur des bois .....  
Le printemps s'avance aux sons .....  
Des flûtes mêlées aux voix des .....

Cresson argenté, violettes .....  
Primevères d'or, pâles .....  
Tombent sur ses pas en clairs .....

Entre des fronts blancs nimbés d'.....  
Et des yeux rieurs d'enfants .....  
Il pousse à pas lents et .....  
Et sur ses pieds nus pleuvent des .....

Et par les ravins l'odorante .....  
Des pommiers fumants dans l'ombre des .....  
Illumine avril et son doux .....

(Gauloise à Longuyonnaise.)

### Mots en échelle

Verticalement, les montants : Deux généraux français contemporains.

Horizontalement, les échelons : Chez les musulmans. — Un jeune habitant de la basse-cour. — Ile de la mer Méditerranée. — Un poète étranger. — Ou : demeure.

(Une ancienne abonnée.)

### Mots en losange

Dans le sol. — Plus mal. — En musique. — Fleur à la corolle voyante. — Ou feinte. — Encore en musique. — Pour les combats. — Une ville célèbre par son curé. — Dans une pomme.

### Mots en ancre

L'anneau : Une partie du bras.

La tige : Fils de Néoclès.

Branche à gauche, verticalement : Sur la plage. — Un rongeur. — Tortue.

Branche à droite, verticalement : Pour la poudre. — Pour se marier. — Les officiers en ont deux.

Base de l'ancre, horizontalement : Espèce de canard. — Monnaie. — Bière. — Le commencement et la fin de l'époque.

(M. Aryre et J. Rophlé.)

### Mots en Janus

J'étais, sous l'ère grecque, satire, mise en rime,  
Et fus, de moquerie, sachez-le, synonyme.  
Mais, sous mon autre face, voyez-moi, s'il vous plaît,  
Je deviens un savant naturaliste anglais.

(Brin de varech.)

### EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

Mots en coupe :

E D I M B O U R G  
C O L O G N E  
E R F U R T H  
J A C O B  
N A H U M  
M E S  
S  
D  
L U I  
R  
H  
M O I  
R A N C E  
S O L E U R E

Métagramme : Cape. — Lape. — Pape. — Râpe. — Sape. — Tape.

Énigme : Toile d'araignée.

Mots en escalier :

P A R A  
A V E C  
R E V E  
A C E T A T E  
A B U S  
T U R C  
E S C L A V E  
A Z E R  
V E R S  
E R S E

Mots en carré syllabique :

T U D E L A  
D E L I C E  
L A C E R O N

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et G<sup>e</sup>, 41, rue de la Victoire.